

Les notes qui suivent ont été élaborées à partir d'expériences brésiliennes que nous avons eu le privilège ou de suivre (PNA - Plan national d'alphabétisation qui a été organisé de 1963 à 1964 et qui a été prématurément interrompu à la suite des événements d'avril 1964) ou d'observer (OPERATION D'URATUBA - expérience en cours de réalisation sur le littoral de S. Paulo). Bien qu'elles aient été l'objet de discussions de la part de mes collègues brésiliens et de l'UNESCO du CRPE de S. Paulo, ces notes n'engagent que son auteur.

Comme ces réflexions sont parfois hétérodoxes et qu'elles ne sont qu'une première étape pour une étude sur le terrain, nous avons choisi de les rédiger sous une forme discontinue afin de susciter dès la lecture une discussion que nous souhaitons serrée. Ce qui ne veut pas dire que nous ayons renoncé à une vision globale du problème, puisque chacune de ces notes veut rendre un fragment d'une totalité à venir. Simplement, et pour l'instant, la synthèse même sous la forme d'hypothèses systématiques, nous a semblé encore prématurée. C'est pourquoi les références faites à d'autres travaux n'ont qu'une fonction: signaler des citations et les localiser. Ce n'est qu'après notre recherche sur le terrain, lors d'une rédaction définitive, que nous discuterons à fond les opinions d'autrui.

## I

### L'ALPHABÉTISATION EST-ELLE UN IMPÉRATIF CATEGORIQUE?

Malgré l'abondance des textes qui citent l'analphabétisme, il est frappant de voir combien les travaux qui s'y réfèrent sont inégaux. D'un côté quelques rares études objectives, de textes aussi brefs que radicaux qui se caractérisent tous par un manichéisme sous-jacent. On dénonce tout d'abord "le scandale" de l'analphabétisme, pour proclamer ensuite les bienfaits d'une alphabétisation qui sera "la croisade du XXe siècle". Il ne faut donc pas s'étonner si l'étude de l'analphabétisme est tenue pour secondaire et si entre ces extrêmes, il reste peu de place pour des opinions mesurées, pour une réflexion critique qui s'interrogerait sur la signification du manichéisme des lettrés.

Ce manichéisme est tout d'abord motivé par une réelle anxiété devant le tableau que suggèrent les statistiques (1). Si celles-ci nous montrent que l'indice de scolarisation augmente lentement, mais sûrement, dans la plupart des pays, elles soulignent deux faits inquiétants:

- a) la majeure partie du monde est analphabète et les lettrés sont donc en minorité - ce qui n'est jamais agréable;
- b) que le nombre absolu d'analphabètes augmentent toujours encore, car la scolarisation a de la peine à suivre, surtout dans les pays en voie de développement, "l'explosion démographique". Sans compter que l'inadéquation de l'enseignement favorise une régression postscolaire aussi bien que les déperditions (2).

Deux faits qui, par leur ampleur, provoquent une anxiété susceptible sans doute de nous faire prendre conscience d'un problème menaçant, mais de façon panique. Or cette panique est mauvaise conseillère puisqu'elle nous amène à sousestimer deux autres faits modestement positifs:

- a) le progrès de l'alphabétisation dans le monde est constant;
- b) une scolarisation systématique pourrait, avec et dans le temps, modifier profondément la situation actuelle.

La prise de conscience panique, au lieu de nous contraindre à appuyer ce qui se fait déjà et à donner une absolue priorité à la scolarisation effective de la population infantine, nous conduit trop souvent à imaginer des palliatifs rapides et violents: les campagnes d'alphabétisation en masse. Si

celles-ci peuvent apaiser l'anxiété des lettrés et diminuer leur mauvaise conscience, tant mieux; il faudrait encore se demander - et scientifiquement c'est parfaitement légitime - si elles répondent réellement aux problèmes qui existent concrètement. Par conséquent, on ne peut se lancer dans une campagne, sans s'être interrogé sur sa signification et sa fonction dans le développement global d'une nation et sans avoir étudié in loco les caractéristiques de l'alphabétisme existant.

Il y a une autre raison qui fait de l'alphabétisme un impératif catégorique: le transfert historique. Nous nous rendons compte aujourd'hui que le XIXe siècle a été, pour l'Europe au moins, le siècle de la généralisation de l'enseignement primaire. C'est au cours de ce siècle que l'école primaire est devenue "un service public", dont chacun a le droit de bénéficier et qui doit se faire de tous à tous. Le XXe siècle par analogie, serait le siècle de l'alphabétisation en masse du monde, ce qui correspond bien à la vision "planétaire" qui caractérise la pensée de notre temps. Mais le parallèle est-il justifié? L'école primaire, comme R. Duveau l'a magnifiquement montré en France (3), ne se dissocie pas d'une véritable mystique républicaine dont elle a été le véhicule et l'instrument. L'enseignement primaire n'est pas seulement une scolarisation du monde rural et prolétaire, mais elle était surtout le fer de lance d'une vision du monde souvent positiviste, toujours progressiste, et, il faut bien le dire, parfois anticléricale. Puis, et c'est un élément qui nous paraît fondamental, elle était le fait d'un nouveau type d'homme: l'instituteur qui dans les campagnes se savait investi d'une mission et créait un nouveau pôle de fixation. Or l'alphabétisation telle qu'on la voit pratiquée n'a rien en commun avec le mouvement de l'école primaire. Tout au plus une vague mystique. Elle s'en distingue par l'économie de ses moyens; sa brève durée; son impact puissant mais limité dans le temps; son caractère discontinu, accentué par le disparate de son personnel amateur et l'absence d'une formation égale à l'Ecole normale des instituteurs. Si l'on voulait donner un parallèle, il faudrait alors songer à l'éducation fondamentale ou à l'animation rurale dont éventuellement, mais non nécessairement, fera partie l'alphabétisation (4).

Mais encore, ne pourrait-on pas argumenter, en s'appuyant sur l'importance attribuée aujourd'hui à l'éducation dans le développement économique, que, puisque là où il y a sous-développement, il y a presque toujours analphabétisme, en attaquant l'un, on attaque l'autre? Nier le parallélisme entre l'analphabetisme et le sous-développement est absurde; il est évident que l'un est lié à l'autre. Mais passer sans autre d'un rapport de parallélisme à une relation causale unilatérale - dire que l'analphabetisme est cause de sous-développement - c'est peut-être prendre l'effet pour la cause. Il faudrait tout d'abord le prouver. Ce qui est difficile. Et pour cause, puisque les cas historiques de développement qui ont été analysés (5) indiqueraient surtout que le développement industriel a été suivi et non précédé par la généralisation de l'instruction publique. Il n'y a pas de doute que la rareté des informations, la lenteur de l'échange des communications sont liées au sous-développement, mais là aussi ce n'est qu'un parallèle. L'exemple de la presse anglaise au XIXe siècle est particulièrement instructif (6). L'apparition des grands journaux populaires n'a pas été simplement une réponse à des besoins nouveaux qui seraient apparus à la suite de l'extension de l'instruction publique à la masse prolétarienne, mais elle a été la conséquence de l'organisation capitaliste de la presse qui, elle, créa de nouveaux besoins de lecture.

Enfin, on affirmera que le développement technologique implique certaines connaissances qui supposent une alphabétisation. Soit. Encore faut-il déterminer quelle est l'ampleur de ces connaissances, car le démarrage industriel n'est pas incompatible avec une semi-alphabétisation, c'est-à-dire avec une alphabétisation qui se limite à la connaissance des chiffres jusqu'à cent, à la reconnaissance (et non la lecture) des mots usuels et en guise d'écriture à la copie de la signature. S'il est probable que, par la suite, le



niveau du développement technique plafonnera faute d'une alphabétisation générale, il faut encore prouver que la promotion ouvrière et la stimulation de la qualification professionnelle dépendent d'une alphabétisation générale. En fait, elles dépendront surtout d'une alphabétisation tactique en fonction des nécessités précises de l'industrialisation.

Mais alors pourquoi ces passions? pourquoi ces opinions impérieuses? pourquoi ce jugement massif contre l'analphabétisme? Pour des raisons qu'on n'avoue guère. Tout d'abord parce que l'alphabétisation est liée directement au prestige social et à la défense du "standing international" d'un pays. Ce qui importe, ce n'est pas tant sa fonction sociale que ce qu'elle représente pour autrui. Et en particulier pour les étrangers. On retrouvera donc à propos de l'alphabétisation les mêmes préjugés sociaux qui s'attachent à la culture générale, à l'enseignement du latin, à l'humanisme et aux humanités. Par-delà ce prestige, l'alphabétisation renvoie à une fonction singulière de l'écriture qu'on feint d'ignorer généralement.

C. Levi-Strauss (7) s'interrogeant sur l'origine de l'écriture, après avoir éliminé toutes les raisons insuffisantes, note que l'invention de l'écriture est concomitante au surgissement des grands centres urbains. C'est la concentration urbaine qui provoque l'invention et surtout l'extension de l'écriture. Tout d'abord parce qu'elle se révèle un moyen efficace de communication collective et rapide. Inversement, il existe des sociétés où le type de communication n'implique pas l'usage de l'écriture et l'exclut même, mais alors il n'y a pas de concentrations urbaines. Puis la concentration urbaine étant liée à la centralisation du pouvoir, l'écriture permet de mobiliser une masse d'individus et de leur transmettre les mêmes patrons de vie. L'écriture facilite la manipulation des masses grâce aux informations impersonnelles qu'elle véhicule. Elle est indispensable à une organisation centralisée. C'est donc lorsqu'un certain type de relations humaines s'est établi que l'écriture devient un besoin et une nécessité dans les communications interhumaines. C'est ce qui se passe actuellement dans les pays sous-développés, aujourd'hui, en voie de développement. On y note la volonté de mieux organiser l'Etat, d'intégrer dans la même nation les masses restées marginales, de centraliser le pouvoir au profit d'un développement rapide, par conséquent d'instituer une organisation qui intègre et mobilise l'ensemble de la nation dans un même effort soutenu de développement rapide. Trois besoins s'y font sentir, qui justifient et expliquent l'alphabétisation en masse:

- a) la nécessité de centraliser le pouvoir et de diffuser son information sur tout le territoire national;
- b) l'apparition d'un nouveau type humain qui correspond à cette centralisation: dans le passé le scribe, aujourd'hui le fonctionnaire;
- c) enfin, et ceci est surtout vrai pour les pays sudaméricains qui comptent une grande masse indienne, la volonté de réunir la diversité du territoire par une nationalisation effective de ses groupes marginaux. On choisira donc une langue - presque toujours l'espagnol; au Brésil, le portugais - que l'on cherchera à imposer à toute la population.

Notons que les campagnes de masse d'alphabétisation qui ont réussi, à notre connaissance, se sont réalisées dans trois pays où dominent justement la centralisation poussée, l'intégration nationale et l'impératif d'une industrialisation à tout prix: l'URSS, Cuba et l'Indonésie.

Autre exemple qui confirme la fonction centralisatrice et bureaucratique de l'alphabétisation: l'armée, symbole et souvent la seule réalité nationale de certains pays. L'armée, de plus en plus persuadée du rôle politique qu'elle devrait jouer dans la nation, mais aussi poussée par la technisation rapide de ces armes spécialisées - nous pensons en particulier au développement combien significatif de l'aéronautique - porte un intérêt immédiat et soutenu à une alphabétisation systématique. Ce n'est certes pas par hasard, si certains pays

occidentaux (l'Angleterre et les Etats-Unis en particulier) on "redécouvert" le problème de l'analphabétisme au cours de la dernière guerre mondiale lorsqu'il s'est agi de mobiliser la masse de leurs réservistes. Aux Etats-Unis, l'armée a dû refuser 10 % de ses recrues parce qu'ils étaient des analphabètes "fonctionnels" (c'est-à-dire des conscrits qui, bien qu'alphabètes selon les critères habituels des statistiques, ne dominaient pas suffisamment les techniques de la communication pour être intégrés dans une armée moderne); en Angleterre, la proportion fut même de 15 % (8).

Remarquons que nous ne voulons pas dire par là que l'alphabétisation est secondaire, mais que les raisons qui la fondent et la motivent ne sont pas seulement culturelles, humanitaires, économiques, mais surtout politiques. A quoi s'ajoutent dans certains cas, des raisons religieuses. Il n'est pas sans intérêt de noter que les enquêtes faites dans le milieu rural brésilien (9) signalent que la population protestante se caractérise non seulement par son indice élevé d'alphabétisation, mais par une réelle préoccupation pour la lecture. On comprend que l'échec répété des campagnes de masse d'alphabétisation, échecs qu'on aurait tort de négliger et qui pèsent lourdement sur l'idée même d'une campagne de masse (10), n'est pas dû à des erreurs techniques, au personnel insuffisant, à des conditions défavorables, mais très probablement parce qu'elles n'avaient pas clairement posé leurs objectifs dans leur totalité et dans sa dimension politique. L'alphabétisation n'a de sens que si l'on désire que l'ensemble de la population participe au développement d'un pays vers une société de type industriel; elle correspondra donc à une volonté clairement exprimée de développement intense, de démocratisation systématique, et probablement de centralisation poussée. C'est pourquoi l'alphabétisation devra être conçue et organisée en fonction des objectifs du développement industriel. En soi, elle n'a aucun intérêt. Et si la majeure partie du globe est analphabète, c'est aussi que cette partie du globe n'a pas senti, pas voulu ou n'a pas pu développer une société de type industriel.

#### Bibliographie citée

1. L'analphabétisme dans le monde au milieu du XXe. siècle. UNESCO, Paris, 1957
2. IEDES. Les relations de l'alphabétisation et du développement économique, rapport. Paris, juillet 1962, p.34.
3. R.Duveau : Les Instituteurs. Edt. Seuil, Paris, 1957
4. A. Maïllo: Accion social de la escuela. UNESCO, Santiago do Chile, 1964  
H. Howes : Educacion fundamental, alfabetización, educación de la comunidad en la region de Carribe. UNESCO, Paris, 1955.
5. P.Bairoch: Revolution industrielle et sous-développement. Paris, 1963
6. M.M.Lewis: The importance of illiteracy. London, 1953, pp. 125ss et 169.
7. C.Levi-Strauss : Tristes tropiques. Paris, pp.260-271  
R. Redfield : O mundo primitivo e suas transformações. Trad. de l'américain. S.Paulo, 1964, pp.31-54  
J. Durand : Le rôle de la ville dans la vie moderne, Présence Africaine, no.48, Paris, 1963, pp.65-83.
8. M.M.Lewis: op.cit. pp.142ss
9. E.Williams: Uma vila brasileira. Nova edição, S.Paulo, 1964, pp.89ss et p.168
10. No.sp. de la Conference de Santiago de Chile 1962, Proyecto principal de Educacion, no.13. UNESCO, Santiago do Chile, 1963, p.63.  
L.Reissig: Problemas educativos de América latina. Eudeba, Buenos Aires, 1963, p.39.

## II

### CONTRE L'ANALPHAETISME OU POUR LES ANALPHAETES?

Dans la terminologie, utilisée habituellement pour caractériser les analphabètes, s'exprime une curieuse attitude doublement négative.

Tout d'abord, cet homme -"l'analphabète"- est désigné par ce qu'il n'est pas: ana étant un préfixe dont la connotation négative est particulièrement forte; de même en anglais le préfixe il de "illiteracy" ou "illiterate" a la même



résonance. Ainsi, à priori, dans le simple acte de nomination, nous instituons une différence radicale entre son inexistence totalement négative et notre pleine et radieuse existence. Cette distance est d'autant plus grande que le mot positif "alphabète" est rarement utilisé dans le langage quotidien. On lui préfère l'aristocratique "lettre". L'analphabète est donc un homme qui nous est totalement étranger. Il n'a rien du prochain, mais tout du pestiféré. Il ne faut donc pas s'étonner si par association, on lui attribue tous les caractères négatifs imaginables: parce qu'il est analphabète, il est taré, anormal, il se caractérise par un défaut ou un manque, bref c'est un sous-homme qui est complètement déprécié. Il ne compte pour nous que par ce qu'il n'est pas. C'est pourquoi on ne l'étudie pas: l'analphabète n'est pas un homme - ce n'est que le support d'une négation. Il suffit de le classer. La plupart des statistiques sont le résultat d'une telle dichotomie: êtes-vous oui ou non analphabète? c'est presque demander: existez-vous oui ou non? Jamais on n'imaginerait une tierce position. Jamais on n'interroge cet homme-ci ou cette femme-là pour lui demander: qui êtes-vous donc pour ne pas savoir lire ou écrire, ou tous les deux? pourquoi ne le savez-vous pas? l'avez-vous su? comment se fait-il que vous ne le sachiez plus?

A cette première négation brutale, grotesque si elle n'était pas multipliée chaque jour davantage, s'ajoute une seconde, plus subtile, infiniment plus dangereuse. Puisque les analphabètes n'existent pour nous qu'en fonction de quelque chose qu'ils ne sont pas, on ne distinguera pas entre eux. On les réduit tous à un commun dénominateur commun: l'analphabétisme. Ils sont tous subsumés dans une même qualité qui, pour nous, est importante, sans que nous ne nous soyons demandés si elle représente fidèlement et complètement leur condition, si elle correspond à un trait marquant ou fondamental de leur existence réelle. A des hommes vivant pleinement dans des situations concrètes, se substitue une seule qualité réifiée et négative: l'analphabétisme. A une réalité diverse et multiple, on substitue une qualité abstraite, péjorative, qui n'a de sens que pour celui qui juge. Pour l'homme qui est analphabète elle est donc trois fois négative.

Cette attitude entraîne l'identification habituelle et grossière de l'analphabétisme à un vice, un fléau, une maladie sociale qu'il s'agit rapidement de liquider, d'éliminer, d'extirper. D'où un raisonnement grossièrement hégélien: nions la négation, et les bienfaits de l'affirmation éclateront. Luttant contre ce "redoutable fléau", le développement fleurira (1)! Parfois on se demande si à vouloir "effacer l'analphabétisme" d'un pays, on ne songe pas inconsciemment à liquider les propres analphabètes! (2). Cette conception agressive et massive, fort peu éducative soit dit en passant, est souvent à la racine des campagnes contre l'analphabétisme. Qu'on passe de là à mobiliser contre cet ennemi du peuple, il y a un pas qu'un pays a déjà fait (3). Cette conception négative, militariste, est d'autant plus dangereuse qu'elle conduit à croire qu'il suffit de liquider - phase purement négative - alors qu'il s'agirait surtout de construire - attitude dialectique réelle -. L'analphabétisme ne peut donc être une fin en soi, car c'est la fin du commencement. S'engager dans une campagne d'alphabétisation en masse c'est s'engager à assumer toutes les conséquences et toutes les responsabilités d'un tel mouvement de masse. Rien n'est donc plus déprimant que de voir régulièrement une alphabétisation s'achever alors qu'elle ne fait que commencer en se métamorphosant en une éducation fondamentale, dans l'animation rurale, dans l'organisation syndicale suivant les conditions concrètes. L'alphabétisation ne prend pas fin avec le dernier alphabète "liquidé", mais commence indéfiniment avec le premier alphabète qui surgit.

La conception négative et aliénante que nous venons de dégager n'influe pas seulement sur les objectifs et le style des campagnes, sans oublier sa planification et son financement (4), mais elle marque notre contact avec l'homme qui est, entre autres choses, un analphabète. Lorsqu'on désigne quelqu'un comme un analphabète, on s'attend à ce qu'il manifeste immédiatement la conscience de son infériorité. Qu'il ait honte de sa condition. Or, chose curieuse pour la plupart des "lettrés", rien de tel. L'expérience - en at-

tendant de l'établir systématiquement par une enquête - nous a montré que la conscience d'être un analphabète est rare. Par conséquent la motivation à s'alphabétiser est inférieure à ce qu'on pourrait imaginer ou qu'on voudrait souhaiter. Mais s'agit-il d'inconscience ou de résistance? Une enquête anglaise laisse entendre que 65 % des analphabètes résistent à leur alphabétisation (5). On pourrait attribuer cette résistance au mauvais caractère, à des caractéristiques individuelles. Tel n'est pas le cas. Elle est collective: c'est une résistance diffuse, généralisée, contagieuse qui ne s'explique que si, par-delà l'analphabète qu'il devrait être, l'homme qui vit dans une situation expliquant son analphabétisme, a le sentiment confus mais réel de vivre pleinement sa vie et de l'inutilité d'un changement. Cette résistance s'appuie sur deux causes. D'une part, sur l'histoire personnelle de l'individu. Comme l'apprentissage de la langue est intimement lié à l'évolution personnelle, ainsi que le passage de la langue parlée à la langue écrite implique un bouleversement profond qui, s'il n'est pas soutenu et provoqué par ailleurs, peut difficilement être assumé tout seul. D'autre part, l'individu résiste sous la pression de la représentation que son groupe se fait de l'écriture et de son utilité relative. Cette résistance particulièrement sensible dans les pays où domine une culture orale structurée (6) existe aussi dans l'intérieur du Brésil, où nous le verrons plus loin, il existe toujours encore une littérature populaire orale florissante. Ces deux causes expliquent l'attitude inerte de "non possumus" qui frappe toujours les alphabétiseurs.

Tout ceci nous laisse supposer que l'analphabète n'est justement par un être désarmé, conscient de ses manques et de ses vices, mais qu'il est au contraire quelqu'un qui vit pleinement une situation fortement structurée où la communication écrite n'est pas perçue comme une nécessité. L'alphabétisation n'a de sens et ne réussira que là où ce type de communication aura été par ailleurs modifié, ou sera, éventuellement, modifié parallèlement.

#### Bibliographie citée

1. A.Maïllo : La Educación en la sociedad de nuestro tiempo. Madrid, 1961, p. 80ss 221ss, 247ss.
2. Voir ce titre dans un journal de S. Paulo: "Meta dos estudantes é acabar com analfabetos". (Le but des étudiants c'est de liquider les analphabètes) Ultima Hora, 12/1/1965.
3. M.M.Ben : Literacy corps : Iran's gamble to conquer illiteracy, in Rev. Internationale de l'éducation, n° 4, Den Haag, 1963, pp. 430ss
4. IEDES : Les relations de l'alphabétisation et du développement économique. Op.cit.
5. M.M.Lewis : op.cit. pp. 99-121
6. M.Ramanoelina: Le Tiers Monde connaît des civilisations orales in Coïssance des jeunes nations, n° 30. Paris, 1964, pp. 24ss.

### III

#### UN MONDE EN MARGE DE L'ECRITURE

Parmi les diverses situations où vivent les analphabètes, il existe un cas-limite: la société sans écriture. A proprement parlé, il ne faudrait pas appeler ces populations analphabètes, mais "prélettrées". Encore qu'il soit possible que dans une telle société, l'écriture soit tout à coup inventée - comme le montre l'étrange expérience faite par C.Levi-Strauss (1) sur les plateaux du Mato Grosso -, l'absence d'écriture est si intimement liée à l'organisation sociale que sa brusque introduction ne pourrait avoir que des conséquences néfastes qui précipiteraient la désagrégation du groupe - ce qui arriva aux indiens brésiliens.

On ne peut réellement parler d'analphabètes que pour une société où l'écriture existe; où la structure sociale admet ce type de communication; où l'écriture a une fonction spécifique. Dans le cas des sociétés traditionnelles (2), mais

aussi pour l'Europe médiévale et même moderne, l'apparition de l'écriture n'eût cependant pas les conséquences que l'on imagine facilement. Son usage resta confiné à une partie seulement de la population, souvent hautement spécialisée dans les fonctions religieuses - le clerc et le clergé - ou bureaucratiques - le scribe et le secrétaire -. Cette situation existe encore aujourd'hui dans les communautés rurales. Les analphabètes sont donc des hommes qui vivent dans une société où l'écriture existe, mais qui n'en dominent pas la pratique, qui vivent en marge de l'écriture.

Cette relation n'est nullement statique. Elle a comme d'autres caractéristiques de ces communautés une histoire. Un sociologue hollandais, à propos de la campagne d'alphabétisation de l'Iran (3) a eu le mérite non seulement de souligner l'importance de ces relations pour expliquer l'attitude actuelle des analphabètes - de ce qu'on appelle leur inertie par exemple - mais encore de proposer les lignes générales d'une enquête systématique. En effet, si nous admettons que les analphabètes savent que l'écriture existe, pour quelles raisons n'y ont-ils pas accès? Inversement, les lettrés savent qu'il existe des analphabètes, pourquoi donc ne cherchent-ils pas à les alphabétiser? Nous appuyant sur quelques travaux brésiliens, nous pourrions systématiser ces questions de la façon suivante:

a) au sujet des analphabètes:

1. Ont-ils réellement conscience de l'existence de l'écriture comme l'affirme D. Pierson (4)? Et question subsidiaire: sous quelles formes l'imprimé est-il présent dans leur vie quotidienne? La surprenante absence totale de livres que note C. Nogueira (5) est-elle générale?
2. Comment cette prise de conscience s'exprime-t-elle? Est-elle explicite? est-elle liée à un processus de rationalisation?
3. Y a-t-il par conséquent un sentiment d'infériorité parmi les analphabètes?
4. Ont-ils déjà tenté de surmonter cette "infériorité"? Comment? avec quels résultats? Quelle est la morale qu'ils en ont tirée?
5. B. Hutchinson ayant noté que les analphabètes avaient tendance dans la ville de S. Paulo à s'autoperpétuer par le mariage entre eux (6), pourrait-on noter une influence des parents sur leurs enfants? Y a-t-il une lutte de générations, comme le notait A. Cândido (7), entre les aînés qui se méfient et s'opposent à l'alphabétisation, et les jeunes qui y aspirent?

b) au sujet des lettrés:

1. Forment-ils un groupe distinct? Ont-ils le sentiment d'être des lettrés? quelle place occupent-ils dans la hiérarchie sociale en fonction de leur alphabétisation?
2. Ont-ils conscience de l'existence des analphabètes?
3. Cette prise de conscience s'explicité-t-elle? si oui, comment jugent-ils les analphabètes?
4. Ont-ils déjà pris des mesures à leur égard? Pourquoi? Comment? A quelle conclusion sont-ils arrivés?



5. Quelle littérature lisent-ils? Participent-ils de l'attitude magique que A. Maynard Araujo notait à propos des "billets" qui ne sont jamais lus, mais religieusement transportés (8)? Préfèrent-ils transmettre des messages par voie orale, ce qui est la coutume, ou font-ils usage de leur technique?

Dans une étude consacrée à la désorganisation des petites communautés rurales brésiliennes (9), Madame M.I.P. de Queiroz cita le cas d'une communauté du sertão ("bled" de l'intérieur) de l'Etat de Bahia, Santa Brigita, où il y eut un effort, grâce à l'impulsion d'un leader de type messianique, de développement de la communauté, au lieu de se laisser gagner par l'apathie générale. Elle note à ce propos que la plupart des "messies" du Brésil rural étaient des semianalphabètes ou des lettrés. Il serait intéressant de savoir si leur pouvoir était lié à leur connaissance de la communication écrite. Ou, en d'autres termes, s'il existe une corrélation entre le fait d'être alphabétisé et le statut élevé d'un sujet. D. Pierson nota une seule personne à Cruz de Alma qui jouissait de grand prestige et était analphabète (10). De façon plus générale encore y a-t-il conscience que l'accès à la communication écrite impliquerait aussi une possibilité soit de mobilité sociale verticale soit même d'accès au pouvoir? Enfin, puisque la communauté de Santa Brigita subsiste et prospère grâce à ses échanges avec l'extérieur et une organisation de type coopératif, y a-t-il eu un développement parallèle d'une communication impersonnelle qui aurait provoqué un mouvement d'alphabétisation?

Ceci nous permettrait d'établir que, si le paysan est analphabète - ce que les statistiques indiquent clairement (11) - ce n'est ni parce qu'il appartient à une société rétrograde, ni parce qu'il appartient à une population d'un bas niveau d'intelligence (12), mais parce qu'il est paysan, parce qu'il vit selon un certain style de vie qui n'a que faire de l'alphabétisation. Si ce style de vie peut se moderniser - comme l'indique Madame de Queiroz - y aura-t-il un développement parallèle de l'alphabétisation? S'il est exact que le problème-clé du monde rural est l'augmentation de la productivité agricole, celle-ci dépend-elle de l'alphabétisation? Ne peut-on imaginer une animation rurale qui ne passe pas obligatoirement par l'alphabétisation mais par d'autres techniques - comment le montrent déjà certaines expériences africaines (13)?

#### Bibliographie citée

1. C. Levi-Strauss : Op.cit.
2. R. Redfield : Op.cit. p.40 et pp.45-46
3. C. Op't Land : Social research and literacy campaign, Revue Internationale de l'éducation, n° 4, Den Hague, 1963, pp.418-429.
4. D. Pierson : O dialeto caipira empregado em Cruz de Alma, Sociologia, n°4, S. Paulo, 1952, pp.310-326.
5. O. Nogueira : Família e comunidade, estudo sociológico de Ipatinigua, Rio, 1962, p.151.
6. B. Hutchinson : Trabalho e mobilidade, Rio, 1960, pp.104ss, p.133ss et p.355.  
Cf. IEDES : rapport cité, p.8.
7. A. Cândido : Os parceiros do Rio Bonito, Rio, 1964, pp.202ss.
8. A. Maynard Araujo : Folclore nacional, volume III, S. Paulo, 1964, pp.196ss.
9. M.I.P. Queiroz : Désorganisation des petites communautés rurales brésiliennes, Cahiers Internationaux de sociologie n°28, Paris, 1960, pp.159-173.
10. D. Pierson : Status e prestígio em Cruz de Alma, Sociologia, n°2, S. Paulo, 1950, pp.113-129.  
J. Bosco Pinto : Alfabetização e desenvolvimento econômico na agricultura brasileira, Sociologia, n°1, S. Paulo, 1963, pp.49-63.
11. UNESCO : Op.cit.  
UNESCO : Accès des jeunes filles et des femmes à l'éducation rurale. Paris, 1964.



12. P.G.Weill : Pesquisa sôbre o nível mental da população brasileira, Rio, 1959.
13. Expérience en Haute-Volta, Croissance des jeunes nations, n°38/39. Paris, 1964.
- R.Dumont : Le développement agricole, spécialement tropical, Tiers-Monde, n°17. Paris, 1964, pp.13-38.

IV

LA MENTALITE DE L'ANALPHABETE RURAL

Nous désignerons par mentalité, l'ensemble des attitudes, des représentations et des croyances qui s'expriment par un style de vie, caractéristique d'une situation concrète. Nous aimerions montrer que dans le cas de l'analphabète des zones rurales, la mentalité dominante est un tout cohérent qui exclut toute communication qui impliquerait l'usage et la nécessité de l'écriture. L'analphabétisme n'y apparaît pas comme problème. La résistance à l'alphabétisation pourrait même être une manière d'affirmer et de sauvegarder les caractéristiques de cette mentalité.

Dans la perspective de notre étude, un premier trait significatif de la situation concrète de l'analphabète rural est la continuité: tout repose sur la familiarité avec les autres et avec le propre milieu. En particulier les rapports humains sont rarement impersonnels et supposent une familiarité qui s'appuie sur un réseau complexe de rapports concrets. L'individu, rarement isolé - sinon jamais, sait toujours qu'il fait partie d'un groupe même si celui-ci est réduit au clan familial. Au Brésil en particulier, les liens familiaux sont doublés par le réseau des liens du compérage. Par contre, comme le montre A.Cândido (1), le groupe vit dans un relatif isolement provoqué par sa marginalité. La ségrégation au niveau du groupe est encore accentuée par la mobilité géographique, puisqu'il fallait toujours se déplacer à la recherche de nouvelles terres ou de travail. L'individu est donc pris dans un réseau serré de relations d'obligation mutuelle qui rend toute prise de conscience de l'isolement de son groupe presque impossible.

La continuité des rapports personnels ne caractérise pas seulement la communication humaine, mais l'ensemble des échanges interhumains et sociaux, comme le troc, l'entraide, la collaboration occasionnelle ou traditionnelle. Tout échange présuppose un rapport de proximité qui implique une reconnaissance mutuelle préliminaire. Les contacts seront donc primaires, rarement secondaires et jamais impersonnels; la confiance en sera la marque distinctive (2). Ainsi l'analphabète vit dans un monde plein sans pouvoir se rendre compte que celui-ci en fait se situe en marge du mouvement de la civilisation.

Un second trait significatif est l'oralité des communications humaines. Parce que la communication est orale, l'information est toujours véhiculée, cautionnée et marquée par quelqu'un. Ce trait associé au précédent explique que l'information passe toujours par quelqu'un que la communauté et le groupe reconnaissent. Remarquons cependant qu'une certaine quantité d'informations circule néanmoins, de sorte que l'isolement culturel n'est pas absolu. Mais cette communication est très aléatoire puisqu'elle dépend du hasard des rencontres. Aujourd'hui, la création de grandes voies de communication et les services réguliers d'autocars et de camions ont suscité un développement extraordinaire de ce type d'échanges(3). Il est notoire que les nouvelles, depuis toujours, traversaient l'immensité du Brésil grâce à l'activité des chanteurs ambulants, véritables troubadours et "chroniqueurs de la vie quotidienne" (4), qui de foire en foire, de marché en marché, de fête en fête, diffusent et multiplient l'information (5).

On a beaucoup insisté depuis quelques années sur l'importance de la radio et de la télévision comme nouveaux relais de l'information. Il serait peut-être bon d'être prudent, car ces moyens modernes de communication sont étroitement contrôlés non tant par le gouvernement, que par de puissants trusts, comme c'était déjà le cas pour les chaînes de journaux de l'intérieur (6). Cependant, le succès d'un mouvement comme le MEB (7) et d'une façon générale de la radio scolaire s'explique par le caractère orale de la radio-diffusion. L'information reçue est en effet toujours associée à quelqu'un qui vous parle. Très rapidement, l'analphabète rural distingue une voix d'une autre, imagine facilement un personnage (pour peu que le programme permette des personnifications) et ne perçoit pas l'information pour sa seule valeur intrinsèque, mais comme signal d'un personnage familier. Il nous semble même possible qu'il y ait aujourd'hui - avec le développement commercial foudroyant des moyens de communications de masse, un passage direct de la communication orale colportée à la communication orale télédiffusée, par un véritable "enjambement de la culture écrite" (8). Le développement des cdm ne facilitera pas forcément une alphabétisation en masse mais pourrait même l'exclure.

Un troisième trait, conséquence négative des deux autres, est l'absence de discussions. Les conflits en effet ne sont pas réglés par la discussion. Toute la sagesse traditionnelle tendra à les éviter, puisque une discussion pourrait mettre dangereusement en question les étroites relations humaines nécessaires à la survivance du groupe. D'autre part le poids des aînés et de la tradition réduit lui aussi les possibilités d'un dialogue vivant (9). On ne cherche donc pas à argumenter en vue de convaincre, pour changer l'autre, mais en vue de s'imposer ou de défendre son statut. D'où une tradition de la palabre qui est infiniment plus proche d'un échange rituel que d'une recherche commune d'une vérité dans et par le dialogue. On ne discutera pas une nouvelle idée, mais on cherchera à la réduire par la sagesse passée, ou à la neutraliser par l'ironie. De toute façon, tout ce qui pourrait mettre la cohésion du groupe en question est immédiatement éliminé. D'où le caractère fuyant, méfiant, de l'analphabète rural.

Il n'est pas exact que la mentalité de l'analphabète rural soit étrangère au changement, mais elle le voit dans une perspective de continuité, ce qui s'exprime par la valeur qu'elle attache à la durée (10). Elle n'est pas insensible à la temporalité, mais elle la perçoit dans le prolongement du passé et dans ses étroites relations avec la tradition. Du changement, elle ne retient ni la potentialité du futur, ni la valeur de la nouveauté, mais ce qui permet de prolonger le "statu quo" dans la répétition inventive. Le futur existe pour cette mentalité, car on y note une prévoyance pour que le déjà vécu puisse se répéter. E.Willems a noté avec beaucoup de finesse l'importance de la promesse qui domine à la fois la vision future et la vision religieuse de l'homme rural (11). La prévoyance, la promesse, le sens de la répétition se trouvent immédiatement incarnés dans la succession des travaux quotidiens, du diurne et du nocturne, des saisons enfin (12). Par contre le futur comme apparition d'une possibilité qui, tout en mettant en question l'acquis, permettrait par la prévision d'obtenir une amélioration sensible, est neutralisé par peur des risques qu'il implique. Le futur n'est donc que le prolongement nécessaire du présent afin que la vie continue. Il ne faut pas s'étonner si cette représentation du temps se rationalise dans la sagesse traditionnelle qui dévalorise tout ce qui est rattaché au futur, et valorise l'acquis (13). Cette sagesse, qui en diffuse dans les dictons et les phrases stéréotypées, qui imprègne jusqu'à la syntaxe du portugais oral, filtre en quelque sorte toutes les informations de manière à en éliminer les risques.

Nous pourrions résumer ces traits de la manière suivante:

a) familiarité et par conséquent méfiance pour tout ce qui n'est pas prévu;



- b) transmission personnelle de l'information et absence de dialogue;
- c) réduction de la temporalité à la perception de la durée dans le changement;
- d) neutralisation par sa sagesse traditionnelle du caractère de nouveauté et de possibilité propre au futur et la valorisation du temps réversible.

Or ces traits caractérisent aussi "la fausse conscience"(13) c'est-à-dire une compréhension de soi qui méconnaît la relation dialectique entre le sujet et l'objet; qui spatialise le temps en neutralisant la valeur de la valorisation axiologique; qui par refus d'une compréhension dialectique de la réalité ignore les possibilités du dialogue. Quand la situation concrète se désagrège, comme aujourd'hui dans l'intérieur du Brésil sous l'impact du capitalisme, rien de cette mentalité ne permet de reconstruire une vision du monde ouverte sur un futur. Alors, comme le montre A.Cândido (14), l'homme de l'intérieur s'enferme dans un univers toujours plus sclérosé et limité; ou bien il projette son espoir dans une vision apocalyptique d'un changement rêvé - avec banquet messianique, fin violente des maux .. - mais non relié à son existence quotidienne. S'il exerce chez lui encore assez d'espoir pour fuir, il n'y a plus assez pour prendre une conscience positionnelle de soi qui permettrait ~~ici~~ la ~~durée~~ d'un projet qui se ~~réaliserait~~ par une modification de sa situation concrète.

#### Bibliographie citée

1. A.Cândido : Op.cit. pp.35-66.
2. D.Pierson : Mudanças e desorganização social em Cruz das Almas, Sociologia, n.1,S.Paulo,1951,pp.44-57.
3. Ibidem : Isolamento: e contatos em Cruz de Alma,Ibidem no.3,S.Paulo 1950,pp.186-203.
4. E.Willems : Op.cit.p.79 et pp.103ss.
5. L.C.Cascudo: A literatura oral,Rio,1952.
6. J.Pastore : Conflito e mudanças sociais no Brasil,Sociologia,no.4, S.Paulo,1962,pp.259-272.
7. cf.,par exemple, Croissance des jeunes nations,no.30,Paris,1964,pp.42ss.
8. C.Bataillon: Communications de masse et vie urbaine au Mexique,Communi-  
cations no.3,Paris,1964,p.28.
9. D.Pierson : Státus e prestígio em Cruz das Almas,Sociologia,no.2,S.Paulo,  
1950,pp.113-129.
10. Cf.F.Fernandes : Aspetos da educação na sociedade tupinambá,Volkskun-  
dlicher Abhandlungen,no.1,1964,pp.79-96.
11. E.Willems : Op.cit.p.143 et p.206.
12. A.Cândido : Op.cit.pp.87-101.  
A.M.Araujo: Op.cit.pp.110-111.
13. P.Bourdieu: La société traditionnelle,attitude à l'égard du temps et  
conduite économique,Sociologie du travail,no.1,Paris,1963,  
pp.24-44.  
P.Fraisse : Psychologie du temps.Paris,1959,p.130 et p.167.
14. J.Gabel : La Fausse conscience.Paris,1963,pp.88ss et p.193.
15. A.Cândido : Op.cit.pp.154-159.

#### V

#### APPROCHES DE LA MENTALITE DE L'ANALPHABETE RURAL

Ce qui doit nous retenir dans le milieu rural, ce n'est pas "l'analphabétisme" en soi, mais la structure d'un style de vie, dont une des caractéristiques est l'absence de la communication écrite. Ce qui nous ramène à la psychologie rurale et à sa description de la vie traditionnelle,(1) probablement un des domaines qui a été étudié avec le moins de compréhension



et de pénétration (2). La valeur de notre approche dépendra de la qualité du rapport qui s'établira avec autrui. Rapport possible cependant, encore que difficile.

Il est possible car, dans le cas du Brésil, il aura lieu dans le cadre de la même langue: le portugais parlé. Difficile néanmoins, puisque nous devons pénétrer dans un monde dominé par une mentalité différente de la nôtre. Il faudra chercher d'une part le semblable dans les différences - de manière à faire surgir une structure cohérente - mais aussi le différent dans le semblable - de manière à respecter la singularité de l'autre.

Pour cette étude, la description de la mentalité de l'analphabète rural se fera à partir du langage et de ses rapports avec ses formes écrites. Une première piste peut être ouverte par l'analyse du lexique: des formes dialectales, si elles existent; des modifications sémantiques et morphologiques en fonction des lieux et des strates sociaux (3). Cette recherche ne pourra se limiter aux mots considérés dans leur singularité, mais devra relever aussi les rapports qu'ils entretiennent avec les autres concepts. Ainsi, par exemple, il importe moins de connaître l'éventail des nuances attachées au mot "ville" (4) que de relever les relations que l'analphabète établit entre ce concept et ses synonymes de manière à pouvoir se représenter le découpage de la réalité que l'ensemble du vocabulaire propose. D. Pierson a commencé une étude de ce genre lorsqu'il étudie l'évolution du mot "caipira" (paysan, mot propre à S. Paulo) de son emploi descriptif à son usage normatif (5).

Une autre voie d'approche consisterait, en s'inspirant de l'hypothèse Sapir-Whorf (6), de voir jusqu'à quel point l'analyse de la syntaxe permet de saisir la représentation de la réalité et du temps sous-jacente et telle qu'elle s'ébauche dans la langue parlée. Il est vrai qu'il faut se garder d'une mise en rapport schématique de deux niveaux de la réalité qui sont fort éloignés l'un de l'autre (7). En particulier le rythme, l'intonation, la construction de la phrase et les singularités de la syntaxe ne sont pas seulement des signes de la réalité, mais obéissent aussi à des lois propres au langage. Néanmoins, se rappelant que "dans les plaisanteries, les rêves, la magie, bref tout ce qu'on peut appeler la mythologie linguistique de tous les jours, et, pardessus tout, dans la poésie, les catégories grammaticales ont une teneur sémantique élevée..." (8), il sera important de faire porter l'analyse non seulement sur le contenu de la sagesse traditionnelle, mais sur son style et son écriture - au sens où l'entend R. Barthes - qui englobe forme et contenu.

Cependant, une des difficultés de ces perspectives est de supposer un langage oral accessible au chercheur, et plus tard, à l'alphabétisateur. Or, non seulement l'analphabète rural s'exprime dans un langage étrange pour nous, mais parfois son silence est infiniment plus significatif. A son silence, s'ajoute un langage gestuel relativement difficile à saisir. De nombreux auteurs se sont référés à ces gestes (9) sans avoir pu cependant le décrire de façon satisfaisante. A Cândido, dans son livre si important (10) ébauche une analyse des gestes en partant d'une situation fondamentale: le repas. En partant ainsi de quelques situations caractéristiques, peut-être serait-il alors possible de systématiser des observations qui sont restées jusqu'ici éparses.

L'observation devra être attentive à la dimension globale de la communication orale, retenant aussi bien les gestes, que le ton, les interjections et exclamations sans oublier les attitudes corporelles. L'enregistrement audiovisuel pourra rendre d'utiles services. Cette dimension globale nous conduit à supposer que cette recherche ne pourra donner de résultats que si elle est entreprise dans un esprit interdisciplinaire. Cette exigence souvent rappelée (11), rarement réalisée, exigera un travail d'équipe. Tout d'abord d'un linguiste, au courant des théories générales de la communication et surtout des rapports entre la communication orale et écrite. Il serait utile qu'il domine l'analyse sémantique, indispensable

pour passer de l'analyse linguistique à la compréhension de la sagesse traditionnelle. Puis l'apport d'un psychologue est évidente. Comme la mentalité de l'analphabète n'a de sens que pour une situation globale et complexe, il faudra compter sur l'apport de la sociologie du sous-développement et des changements sociaux, qui, elles, renvoient aux problèmes économiques de la zone tropicale. Cette tâche intéresse enfin le philosophe puisqu'elle met en jeu la signification d'une situation humaine.

### Bibliographie citée

1. P. Bourdieu : Op.cit.  
R. Redfield : Op.cit. pp. 79 ss.
2. Cf. M. I. de Queiroz : Op.cit.  
H. Lefèbvre : Problèmes d'une sociologie rurale, Cahiers internationaux de sociologie No. 6 et 14. Paris, 1949 et 1953, pp. 78-100 et pp. 122-140.
3. C. Grassi : Sociologia e linguistica, Comunità No. 51. Torino, 1957, pp. 90-93  
Ibidem : Aspetti della vita di comunità alla luce delle inchieste dialettali, Ibidem No. 49, 1957, pp. 68-73.
4. R. B. Lopes note par exemple que la ville est souvent désignée par "ilusão" dans les milieux de S. Paulo. R. B. Lopes : Sociedade industrial no Brasil. S. Paulo, 1964, pp. 37.
5. D. Pierson : Caipira versus cidadão em Cruz de Almas, Sociologia, No. 4. S. Paulo, 1950, pp. 312-322
6. Cf. ETC, review of general semantics, No. XVII et XIX. S. Francisco, 1960 et 1962, pp. 339-362 et pp. 199-220.
7. C. Levi-Strauss : Antropologie structurale. Paris, 1957, pp. 63 ss, et 105 ss.  
cf. A. Schaff : Problèmes de l'ethnolinguistique, Diogène No. 46. Paris, 1964, pp. 127-150.
8. R. Jakobson : Essais de linguistique générale. Trad. de l'anglais. Paris, 1963, pp. 84 et 201-202.
9. D. Pierson : Dialeto caipira empregado em Cruz de Alma, Sociologia No. 4. S. Paulo, 1952, pp. 310-326.
10. A. Cândido : Man, time and society. New-York, 1963, p. 45 ss et p. 76.
11. S. Buasri : A study of teaching adults to read as developed for literacy campaigns by some member nations of UNESCO. Dissertation, Ohio State University, 1951.

## VI

### L'ALPHABÉTISATION PEUT-ELLE DEVENIR UN INSTRUMENT DE CHANGEMENT SOCIAL?

Nous avons vu que, même là où prédomine une mentalité traditionnelle, la conscience du futur existe. Certes, le futur est beaucoup plus présent à la conscience comme condition d'une durée désirée, qu'il n'est envisagé comme une source de possibilités, de changements et d'innovations.

Ne serait-il pas possible d'imaginer que l'alphabétisation aurait comme tâche spécifique de modifier cette attitude fondamentale à l'égard du temps en général, et du futur en particulier? En effet, comme le note A. Cândido (1), l'évolution du monde rural au Brésil, sous l'impact du développement socio-économique, non seulement impose des modifications (dans le rythme du travail etc...), mais aussi propose de nouvelles solutions (une meilleure rationalisation de la vie économique, une individualisation du travail etc...). Ces "propositions" ne pourront se réaliser que si la mentalité traditionnelle, en particulier dans sa compréhension de la temporalité, se métamorphose. Si l'alphabétisation y contribuait, elle y gagnerait une signification comme le propose un groupe d'études de l'IEDES (2): l'alphabétisation des adultes joue un rôle essentiel en changeant le milieu, en le rendant



plus perméable aux progrès économiques en ce sens qu'elle constitue la condition préalable et le premier stade d'une attitude active de formation de l'homme par l'homme et de transformation par l'homme du milieu naturel".

C'est en partant d'une vision analogue du processus d'alphabétisation que le pédagogue brésilien Paulo Freire (3) avait organisé une campagne d'alphabétisation où la rencontre de l'alphabétisateur (appelé coordinateur, c'est-à-dire animateur) avec les analphabètes (Toujours reconnus comme des adultes faisant partie d'une situation totale) renvoyait à une prise de conscience commune des relations de l'homme à sa situation, à travers le dialogue. En d'autres termes, il s'agissait de déterminer comment et à quelles conditions, l'alphabétisation deviendra le point de départ d'une prise de conscience de la possibilité concrète non seulement de changer de vie - comme c'est si souvent le cas: en émigrant vers la ville - mais de transformer sa vie - hic et nunc - en agissant sur les conditions actuelles.

Ceci n'est possible que si l'on convient qu'il existe toujours chez l'homme des aspirations. Une analyse anthropologique nous laisse en effet supposer que dans les désirs comme dans les aspirations, s'exprime une attitude commune de la conscience humaine qui incite l'homme au changement. Certes ces aspirations ne sont pas en général explicites. P.Chombart de Lauwe (4) a montré combien leurs formes sont diverses: enracinées dans les désirs les plus intimes, manifestées dans les rêves - éveillés ou non, évoquées par de simples gestes ou mêmes des attitudes corporelles et sociales, elles sont parfois difficiles à analyser. Comme elles prennent souvent la forme de représentations imaginaires où - à travers l'image, le symbole et le mythe - elles renvoient à des représentations connues et traditionnelles, elles deviennent des images-guides et des images de soi. Tant celles-là qui indiquent comme l'homme imagine ce qu'il pourrait être, que, celles-ci qui renvoient aux représentations que l'homme se fait de lui-même, s'élaborent intellectuellement et imprègnent le vocabulaire de l'analphabète. D'autre part ces images sont modelées par les stéréotypes que la société - lors de l'apprentissage de la langue maternelle - transmet et impose. Il est donc possible non seulement d'analyser ces images grâce à leur association au langage (5), mais encore d'agir sur elles à travers une alphabétisation qui passe par un dialogue intense entre l'alphabétisateur et les analphabètes. C'est justement ce passage que Paulo Freire nommait la "conscientisation".

Comme le prouvent les travaux du groupe de P.Chombard de Lauwe, les aspirations sont fortement déterminées par les conditions matérielles de vie. En particulier l'insécurité de la vie quotidienne, consécutive à l'impact du capitalisme sur les communautés rurales dans l'intérieur du Brésil, la prolétarianisation de fait de l'homme de l'intérieur, la hantise du chômage enfin du prolétariat suburbain, tous ces faits conduisent l'analphabète à un véritable "traditionnalisme du désespoir" (6) ou le style de vie traditionnel a été rompu par des emplois incertains sans que les aspirations à un autre style de vie aient les conditions matérielles de s'organiser. Les analphabètes y ont gagné une autonomie sans stabilité, une autodétermination sans garanties (7). Le déracinement provoqué par l'émigration intérieure et l'incertitude suscitée par des emplois incertains ont des répercussions immédiates sur les perspectives de futur puisque le plan de vie, c'est-à-dire la prise rationnelle sur le futur ne peut matériellement prendre forme. A quoi s'ajoute une perception fragmentaire de la réalité qui rend l'homme objet des modifications sans pour autant le rendre sujet de réactions nécessaires (8). Enfin les conditions de logement (voir en particulier le problème des "favelas" des métropoles brésiliennes) exercent une influence directe sur l'ouverture de l'horizon temporel. Par conséquent l'incertitude des emplois, la perspective fragmentaire de la nouvelle réalité, et l'étroitesse de l'horizon expliquent l'incapacité d'organiser la temporalité et par conséquent l'apparente inertie si souvent citée. P.Fraisse (9) comparant des ouvriers d'origine campagnardes à des paysans français rapporte combien la représentation du futur frustrée, mais réelle, des paysans s'est dégradée en une vague expectative où les ouvriers n'ont même plus la capacité de prévoir ou de penser à l'avenir de leurs enfants. Tout est bouché. On y retrouve dans des proportions catastrophiques cette vision apocalyptique où les aspirations ne sont



plus que de vague propositions vers un'utopie.

Les aspirations se sont défaites en expectatives c'est-à-dire à de vagues espoirs passifs, sans le dynamisme de l'espérance, sans le réalisme du projet. Ces expectatives ne trouvent leur consommation que dans la fuite vers la ville dont la représentation populaire manifeste souvent l'ambiguïté reconnue, mais non combattue (10). A ce sujet il serait important d'analyser les projets de vie, les aspirations et les expectatives que les analphabètes expriment au commencement, au cours de leur alphabétisation et dans la période de postalphabétisation, de manière à pouvoir par une échelle axiologique des niveaux d'aspirations, mesurer le degré de "conscientisation" atteint.

C'est pourquoi une alphabétisation ne peut réussir comme instrument de changement social provoqué que si elle est précédée d'une étude approfondie des aspirations et des expectatives des analphabètes. D'autre part il est nécessaire de relever les représentations qui bloquent les aspirations au niveau de images et du langage, en particulier celles qui sont véhiculées par la sagesse traditionnelle. Il importe donc que les analphabètes au cours de l'alphabétisation dialoguent, se délevent en quelque sorte de leurs anxiétés et de leurs hantises pour que la mentalité même soit transformée. Il ne suffit d'alphabétiser et de donner un instrument propre à mettre l'analphabète au contact avec un monde plus vaste ou plus riche, mais il faut que cette alphabétisation soit l'occasion d'une rencontre où les relations de l'analphabète avec son monde soit repensées, afin qu'il en arrive à organiser personnellement son futur. En conclusion, il ne s'agit pas seulement d'étudier le commencement d'une campagne d'alphabétisation, mais sa continuité et son élargissement dans l'animation rurale par exemple (11).

#### Bibliographie citée

1. A. Cândido : Op.cit., pp.172-183.
2. IEDES : Alphabétisation et développement économique, Tiers-Monde/ Etudes. Paris, 1964, p.20
3. cf. trois articles que la Revue internationale de l'éducation des adultes et de la jeunesse, va publier.
4. P. Chombart de Lauwe : Aspirations, images-guides et transformations sociales, Revue française de sociologie, No.V. Paris, 1964, pp.180-192.
5. Cf. Ullmann : Semantics. London, 1962
6. P. Bourdieu : Op.cit.  
cf. O. Ianni : Industrialização e desenvolvimento social no Brasil. Rio, 1962, pp.131-150.
- A. Cândido : Op.cit., pp.68-87.
7. A. Cândido : Op.cit., p.184
8. Ibidem., pp.135-141.
9. P. Fraisse : Op.cit., p.167
10. O. Ianni : Op.cit., pp.252-253.
11. Cf. R. Dumont : Op.cit.  
Ibidem : L'Afrique est mal partie. Paris, 1962, pp.179-193

#### VII

#### LE SEMI-ANALPHABETE

L'opposition de type: blanc/noir ou normal /anormal si proche de l'épidémie des dichotomies dans la sociologie de l'Amérique Latine, a pu faire croire qu'il est possible de diviser la société en deux groupes distincts et opposés: ceux qui domineraient les mécanismes de la communication écrite...et les autres! Il suffit de jeter un bref coup d'oeil sur les critères et les définitions officielles de l'analphabétisme qui déterminent les statiques communiquées à l'UNESCO (1), ou de suivre la discussion qui a permis de définir une norme internationale (2), pour se rendre compte, qu'un individu peut être analphabète dans un pays et non dans un

autre, ou même de l'être une année et non une autre, car les critères varient non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps.

Pour pratique que soit cette dichotomie, pour explicable qu'elle soit dans une certaine perspective, néanmoins elle doit être radicalement rejetée.

L'analphabétisme est une "variable continue" (3), c'est-à-dire que l'analphabétisme doit se comprendre comme un processus variant d'une ignorance totale éventuelle, à une maîtrise relative. Il n'est pas inintéressant de noter que le même problème se pose à propos de la relation rural/urbain. On pourrait supposer qu'il existe une dichotomie générale: rural et contre urbain et analphabète lettré.

De même que M. Diegués a fait justice de la seconde (4), G. Tassinari a éliminé la première dichotomie (5) en proposant de l'analphabétisme la définition suivante: "C'est un niveau inadéquat de préparation culturelle telle qu'elle ne peut assurer la maîtrise durable et efficace des connaissances essentielles pour participer aux activités, qui exigent un minimum d'instruction, et à la vie de la communauté". Définition très large, à laquelle on pourrait préférer la définition plus fonctionnelle de M. M. Lewis (6): "Est analphabète celui qui ne peut remplir les exigences de la société par une suffisante maîtrise de l'art de la communication écrite"

D'autre part, il faut reconnaître que la structure sociale à laquelle nous nous étions référés antérieurement, c'est-à-dire une société où l'analphabète vit en marge de l'écriture, tend à se désorganiser à la suite de la transformation du milieu rural sous l'impact du capitalisme. L'émigrant de l'intérieur se suffit d'une rudimentaire connaissance des chiffres et de quelques noms d'usage, pour pouvoir s'incruster dans les zones suburbaines. La civilisation industrielle où, au contraire de ce qu'on imagine, la communication est de plus en plus réduite au mot isolé - slogan etc... - considéré souvent comme un mot-phrase - "halte" etc... - aux symboles numériques et aux chiffres (7) n'impose pas forcément une profonde alphabétisation, mais exige au contraire une semialphabétisation qui, un jour, pourra d'ailleurs bloquer le développement socio-économique. R. B. Lopes dans son enquête sur le milieu ouvrier de S. Paulo (8) note par exemple qu'une réelle qualification professionnelle exige une scolarisation qui n'a lieu qu'environ deux générations après l'arrivée de l'analphabète rural. A propos de la recherche de l'emploi, le même auteur signale qu'il faut "quelques années d'écoles" pour devenir un ouvrier semi-qualifié. Ce "quelques" laisse rêveur. B. Hutchinson, dans une enquête sur la mobilité sociale et le travail à S. Paulo (9), souligne que les femmes ne subissent même pas l'incitation de la qualification professionnelle de sorte que leur alphabétisation sera extrêmement lente. Nous croyons, quant à nous, comme ce délégué à la Conférence de Santiago (10), qu'un recensement minutieux, qui tiendrait compte des niveaux d'alphabétisation, révélerait autant de semi-analphabètes que d'analphabètes!

A première vue, il nous semble qu'on pourrait distinguer les groupes suivants:

- I. Les pré-analphabètes: des sociétés tribales qui ignorent l'écriture;
- II. Les analphabètes proprement dits: sans aucune connaissance des rudiments de la communications écrite;
- III. Les semianalphabètes: qui ont une connaissance partielle, discontinue et unilatérale de ces rudiments (souvent à la suite de régression (11));
- IV. Analphabètes fonctionnels (12): qui ont une connaissance suffisante pour la situation dans laquelle ils vivent actuellement, mais insuffisante pour une éventuelle adaptation à une nouvelle situation;
- V. Les lettrés: qui dominent les deux formes de la communication écrite.

Il nous paraît indispensable de substituer rapidement les traditionnelles alternatives des recensements (du type: savez-vous ou non lire?) par un test pratique qui permette une sélection en fonction des niveaux d'alphabétisation. Il serait important de mettre en rapport ces résultats avec les niveaux d'aspirations et le degré d'intégration dans la société industrielle. Enfin, de déterminer des zones prioritaires où les campagnes devraient être concentrées.



Comme nous le laissons supposer antérieurement, le semianalphabète n'est pas seulement quelqu'un qui occupe une place inférieure dans l'échelle d'alphabétisation, c'est souvent aussi un semiqualfié (13). Il sera donc un ouvrier qui se place aux échelons inférieurs de la pyramide des emplois et qui aura beaucoup de peine à dépasser le seuil de la sécurité matérielle. Un danger menace particulièrement le semianalphabète, semiqualfié, d'origine rurale au Brésil: c'est que le passage de l'intérieur à la capitale lui donne déjà tant de satisfactions qu'il en néglige les perspectives à longue échéance. Peu à peu il se rend compte indirectement, et à ses dépens, que son intégration est chancelante, incomplète ou déséquilibrée. Il vivra dans la hantise du chômage, dans la méfiance de son futur, dans le refus de planifier sa vie. Il n'est pas capable de rationaliser sa conduite économique et encore moins son comportement professionnel. D'où la cristallisation d'un véritable "sentiment de faiblesse" que R.Ledrut a déjà découvert parmi les chômeurs français (14). Ce syndrome se manifeste par:

- a. le refus de penser au futur;
- b. un pessimisme paralysant dans la recherche du travail;
- c. l'oslerisme c'est-à-dire la certitude que l'homme, à partir d'un certain âge, n'est plus capable ni d'apprendre, ni de changer le cours de sa vie (15).

Le semianalphabétisme, pour toutes ces raisons, nous apparaît comme le problème le plus urgent d'une campagne d'alphabétisation. Remarquons que la décision des organes compétent de l'UNESCO de déterminer des aires de priorité en fonction des tensions existantes et des possibilités concrètes des situations professionnelles, répond exactement à ce qu'une première analyse - encore superficielle - nous a relevé à S. Paulo. La détermination de ces aires de priorité serait complétée par l'analyse de la mentalité suburbaine qui, encore davantage que la mentalité rurale, reste mystérieuse.

#### Bibliographie citée

1. UNESCO : L'alphabétisme...op.cit.
2. UNESCO : Manuel des statistiques de l'éducation, Paris, 1961, pp.40-56.  
cf. S.S.Zarkovic: Sampling controle of literacy data, Journal of American statistical Association, No.45.1954, pp.510-519.
3. D.Mezzacapa : in Contributo alla definizione del concetto de l'alfabetismo. Milano, 1962, pp.94ss.
4. M.Diegues jr : Transformações na comunidade rural de América Latina, América Latina No 3. Rio, 1964, pp.25-36
5. G.Tassrini : Contributo...op.cit.p.93/i.
6. M.M.Lewis : Op.cit.163.
7. J.Durand : L'information numérale et l'enseignement, Communication 2. Paris, 1962, pp.148-153.
8. R.B.Lopes : Op.cit.p 39 et 87; p.84.
9. B.Hutchinson : Op.cit.pp.97 ss.
10. Proyecto No.1, No 14. Santiago, 1962, p.230.
11. E.Hamuy : Educación elemental, analfabetismo y desarrollo económico. Santiago, p.39; 41ss, 78.
12. L.E.Soria : Alfabetización de adultos en los Estados Unidos, Proyecto No.1, no 18. Santiago, 1963, pp.47-52
13. G.Briones : La qualification et l'adaptation de la main d'oeuvre dans les premières phases de l'industrialisation, Revue internationale de de sciences sociales, No.4. Paris, 1963, pp.600-616.
14. R.Ledrut : Les chômeurs, faiblesse sociale et sentiment de faiblesse, Revue française de sociologie, No.3. Paris, 1963, pp.152-165.
15. J.Macleish : L'acquisition des connaissances chez l'adulte, Revue international d'éducation de l'adulte et de la jeunesse, No.1. Paris, 1962, pp. 45-54.
16. UNESCO : Le Courrier, octobre 1964.



LIRE (ET ECRIRE).

Il est frappant de voir combien l'alphabétisation est fréquemment réduite au simple apprentissage de la lecture. L'écriture n'apparaît que comme un corollaire et un apprentissage subsidiaire qui se réalisera sans soulever de nouveaux problèmes. De même les critères de l'analphabétisme sont presque toujours déterminés par la lecture, alors qu'il peut fort bien y avoir une dissociation notable entre les deux facultés (1). Mais ne pourrait-on imaginer que le refus et la résistance des adultes analphabètes à l'écriture sont souvent motivés par la crainte de l'effort nécessaire par l'apprentissage de l'écriture qui, davantage que la lecture, rappelle l'école? Alors que la lecture n'exige qu'une fixation oculaire, pénible au début, et une certaine habileté perceptive, l'apprentissage de l'écriture est autrement plus difficile. C'est un geste: c'est-à-dire un ensemble de mouvements et de coordinations musculaires qui implique une nouvelle structuration corporelle, particulièrement difficile quand on songe à ce que signifie manuellement pour les analphabètes tenir un crayon ou un porteplume.

Si, comme le dit J.-P. Sartre (2) dans une brillante formule, on "parle sa propre langue mais on écrit une langue étrangère", l'apprentissage de l'écriture aurait par ailleurs une profonde valeur pédagogique et sociale. Si lire, c'est apprendre à déchiffrer la pensée d'autrui, écrire sera l'occasion, pour le semianalphabète surtout, de changer radicalement d'attitude à l'égard de son propre milieu. En apprenant à s'exprimer il prendrait conscience que ce qui lui est étranger (l'écrit) pourrait devenir sien. Il peut se présenter autrui. Ne serait-il pas urgent de reprendre dans l'alphabétisation une pédagogie de l'expression? L'alphabétisation n'est-elle pas trop souvent conçue comme l'ouverture de l'analphabète vers quelque chose d'autre, comme une rupture dans son horizon, sans qu'il se soit pour autant défini comme un sujet? Pourquoi ne pourrait-elle pas être aussi le moyen de permettre à ceux qui ont dû se taire, qui sont restés muets si longtemps, de pouvoir s'exprimer? Le problème de la "culture populaire" se poserait dès lors sur de nouvelles bases. Alors que celle-ci fut parfois le prétexte pour les élites d'aller vers le peuple, dans un élan aussi populiste que paternaliste, la "culture populaire" prendrait forme dans et à partir de ce que ces analphabètes et semianalphabètes expriment. Une alphabétisation orientée vers l'expression et non vers la consommation, c'est aussi une alphabétisation qui fait de l'autre sujet de sa propre activité et par conséquent l'agent de sa transformation sociale. Il ne s'agit pas seulement d'élargir le cercle de l'information mais de permettre à ces masses marginales et marginalisées de participer à la création sociale. On comprend qu'une telle orientation didactique ouvre des perspectives particulièrement importantes surtout pour l'animation rurale(3).

Bibliographie citée

1. S. S. Zarkovic : Op. cit.
2. J.-P. Sartre : Les Mots. Paris, 1964, p. 136.
3. E. Gillet : L'Ecole communautaire, Tiers-monde, No 17. Paris, 1964, pp. 46 ss.

I. L'alphabétisation est-elle un impératif catégorique?	p.1
II. Contre l'analphabétisme ou pour les analphabètes?	p.6
III. Un monde en marge de l'écriture.	p.9
IV. La mentalité de l'analphabète rural.	p.12
V. Approche de la mentalité de l'analphabète rural.	p.17
VI. L'alphabétisation peut-elle devenir un instrument de changement social?	p.19
VII. Le semianalphabète.	p.23
VIII. Lire (et écrire).	p.27

Pierre FURTER  
Expert de l'UNESCO

S. PAULO  
février 1965



PIERRE FURTER

PROPOSITIONS POUR UNE ÉTUDE  
DE L'ANALPHÉBÉTISME AU BRÉSIL